

gêne que traverse souvent la jeunesse. Ceux-là, il s'agissait de ne point se les rendre hostiles. Cela était facile. On savait aisément gré à ce millionnaire d'un mot affectueux, d'une poignée de main, d'un souvenir évoqué, d'une promesse lancée.

Tous ceux qui se rappelaient à son souvenir avaient plus ou moins besoin de lui. Chacun espérait qu'en mémoire des temps de collège le financier lui procurerait le moyen de gagner de l'argent. Et de fait, celui-ci y mettait toute la bonne grâce possible. Avant tout, il redoutait de se créer des ennemis. Dans chaque homme prenant à ses côtés une part du gâteau de la fortune, il savait trouver un flatteur, un allié, un ami.

Ce fut à une soirée au Ministère de l'Intérieur que le docteur Chaumas se trouva brusquement en face du financier. Sous le nom de Bozan de Breuil il n'avait point reconnu Bonaventure le jour où l'on prononça devant lui le nom de l'aventureux spéculateur, mais en dépit des années écoulées il reconnut subitement les yeux clairs, le nez d'aigle, le hardi port de tête de son ancien camarade. L'expression du visage s'était accentuée, voilà tout. Tous deux se tendirent la main.

Pendant une demi-heure, assis dans la serre, à l'abri des curieux, ils rappelèrent les souvenirs lointains. Puis chacun d'eux raconta rapidement sa vie. L'un avait gagné la célébrité jour par jour, heure par heure, l'autre avait vu grossir sa fortune, et voguait en ce moment en plein rêve des Mille et une Nuits sur un Pactole sans tempête. Le millionnaire fit au savant des offres de service que celui-ci déclina. Puis il dit à Bozan de Breuil :

— J'en ai vu d'autres que toi faisais du vertige des hauteurs, si jamais ce mal te prend, viens à moi, je te guérirai.

— Bah ! répondit Bonaventure, je me suis demandé plus d'une fois, tandis que l'or s'amoncelait dans mes coffres, si je souffrirais du mal dont tu parles, franchement je ne le crois pas, ce serait déjà fait, vois-tu. Que puis-je désirer ? L'accroissement de ma fortune ? J'y travaille, mais non point avec le sentiment de jadis. Autrefois, je voulais à tout prix sortir de la médiocrité, et prendre place parmi les riches. M'y voici.

L'unique question est d'augmenter le chiffre de mes millions non plus pour moi personnellement, mais dans un but que tu comprendras, j'espère. Je suis offusqué par l'importance financière de la race sémitique, je me demande si les Juifs seuls doivent jouir du privilège de régler les affaires de Bourse, de la faire hausser ou baisser à leur gré.

Il m'est venu l'ambition d'essayer de lutter contre cette race qui agiote depuis son origine. Je voudrais entreprendre de si colossales affaires, achever des travaux, trouver des combinaisons si puissantes que je pusse devenir le rival de ces rois de l'or.

Pour arriver à ce but rien ne me coûtera. J'ai le courage, la tenacité, de plus je me sens porté par le vent du succès, ce qui est la première des forces. On ne sait pas ce que peut une veine quand on est assez habile pour en profiter. A ton service, mon savant ami, et au service de tous ceux que nous avons connus ensemble.

— Je te remercie pour eux, répondit le docteur.

L'offre faite cordialement, mais déclinée par Chaumas, n'en resta pas moins dans la pensée de celui-ci, et voilà pourquoi, le jour des Rois, il parla aux deux frères Gualbert de la rencontre de Bonaventure et leur offrit de passer chez lui la soirée avec le financier.

André et Paulin s'y rendirent dans des vues bien différentes.

Paulin se réjouissait franchement de retrouver un ancien copin, de le savoir heureux et riche ; André calculait à l'avance ce que pourraient lui rapporter des relations suivies avec un homme sur qui l'Europe financière avait en ce moment les yeux.

Le mariage contracté par lui, ne lui apportait pas les jouissances vaniteuses auxquelles il aspirait. Du reste il n'ambitionnait pas seulement l'augmentation de sa fortune. Il faudrait marier Clotilde et à une époque où les hommes supputent le chiffre de la dot avant de s'enquérir des qualités d'une jeune fille, celle-ci devrait avoir une dot assez ronde pour trouver un mari qui lui permit de continuer les habitudes de sa vie.

Puis la carrière artistique embrassée par Landry présentait encore des difficultés sérieuses. Avant que le jeune homme se fût fait assez de réputation pour satisfaire aux exigences de la vie, qui, dans les arts, ne doit jamais être besoigneuse, il était indispensable de pourvoir à des dépenses grossissantes. L'étude des arts coûte cher.

Ceux qui entrent dans la carrière de la peinture ou de la sculpture ne se rendent point assez compte de la somme d'efforts et d'argent qui leur deviendra nécessaire. On croit qu'il suffit d'une feuille de papier et d'une estompe d'abord ; d'une toile et d'une palette ensuite.

On oublie les couleurs, les cadres, et les modèles ! Ceux qui parviennent presque sans ressources à se ménager une belle place au soleil ont entassé miracle sur miracle. Après avoir tenté de faire adopter une autre carrière à Landry, il s'agissait, puis qu'elle était choisie, de la parcourir d'une façon brillante. Il faudrait de l'argent dans l'avenir, beaucoup d'argent, et la Providence venant en aide à André Gualbert allait lui fournir l'occasion d'en gagner.

Mme André ne montrait pas moins d'impatience. Sans se rendre compte de ce que pouvait gagner son mari à renouveler la chaîne de l'amitié rompue, elle s'intéressa par avance aux moindres détails de cette soirée, et le vit partir avec une vive émotion.

— Cela ne le trouble pas, Clotilde, demanda-t-elle à sa fille de songer que ton père a pour camarade le premier de nos financiers ? un homme à conceptions si vastes qu'il change la face de toutes les affaires auxquelles il touche ? Chaumas l'a dit, il se souvient des Gualbert, et nous pouvons tout en attendre.

— Tout ! répéta Clotilde, c'est bien peu de chose, s'il n'y a pas d'argent.

— Tu ne tiens donc pas à la fortune ?

— Franchement, j'aimerais mieux du bonheur.

(A SUIVRE.)

« Commencé le 12 avril, 1883. »

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui (12 octobre 1882) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels, endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis 1er Janvier dernier, et même, à titre complet (broché) de l'année 1882 aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE., Editeurs.

Belle 1936, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse, Montréal